

MICROFICHE ETABLIÉ A PARTIR DE
L'UNITE DOCUMENTAIRE
N

جديدة منجزة حسب الوثيقة
رقم :

0 1 6 8 9 3

ROYAUME DU MAROC

المملكة المغربية

المركز الوطني للوثائق
CENTRE NATIONAL DE DOCUMENTATION

SERVICE DE REPROGRAPHIE
ET IMPRIMERIE

B.P 826

RABAT



مصلحة الطباعة والتصوير
ص.ب 826 الرباط

F

1

LE GOUMIER SAÏD

AUX ARMÉES

PREMIÈRE PARTIE

Dans la saison où les sorts devaient enfin se décider, — car la « tache » du Tichoukt, la montagne berbère, allait être bientôt réduite, — Saïd, guerrier des Aït Tserrouchen, commença à connaître humainement son ennemi. Tel était le caractère de ces campagnes marocaines, où les adversaires n'ignoraient rien de leurs existences mutuelles. Le lieutenant Sauveterre était, comme Saïd, de haute taille. Il avait comme lui le visage bronzé et il paraissait à peu près aussi jeune. Mais peut-être se rasait-il, tandis que Saïd, s'il avait le crâne rasé, laissait pousser au bas de ses joues le collier de barbe aït-tserrouchen.

Bien qu'il fût nouveau dans l'aventure marocaine, le lieutenant Sauveterre semblait doué de la baraka. Les meilleurs tireurs du Joua, et Saïd lui-même, l'avait manqué, ne tuant que son barbe pommelé. Encore celui-ci avait-il eu l'air de s'affaler bien plutôt de fatigue, sous la taille et le poids de son cavalier. Mais aussi, quelle idée de donner une chèvre à pareil colosse ! Plus tard, à l'escadron, Sauveterre devait bien des fois rappeler au goumier Saïd, à l'appui de la théorie toute personnelle d'après laquelle c'était toujours la bête qui était touchée et le cavalier qui se tirait d'affaire, l'exemple du petit barbe pommelé.

D'autre part, le lieutenant Sauveterre était aussi bon tireur que l'Afrit, le démon de Skoura. Saïd en eut la preuve le jour où l'un de ses cousins de Talsint, assez fauteur et nouveau venu dans le

Joua, annonça qu'il allait donner une leçon à cette jeune barbe de Français. Embusqués dans les rochers, en face du poste, Saïd et ses compagnons devaient assister à la punition. A une portée de fusil des barbelés, où l'officier semblait chercher l'emplacement d'une nouvelle mitrailleuse, l'Aït Tserrouchen de Talsint se démasqua donc à demi. Il prit à parti le Français, avec les injures de circonstance : « Fils de chien ! Sors de l'abri de tes canons ! Mesure-toi à un homme ! » puis lâcha son coup de fusil. Mais le Français géant ne s'effondra pas pour cela. Il prit le fusil d'un moghazni, fusil qui n'était pas la carabine à cinq coups de l'Afrit, mais un simple Lebel. Et, ripostant, il toucha son insulteur d'une balle à l'épaule, juste ce qu'il fallait pour lui faire tomber son arme des mains. « Ça ne valait pas plus, vous pouvez le renvoyer avec les femmes ! » fit-il alors crier par son moghazni aux insoumis, qu'il savait cachés dans les rochers. A dater de ce jour, Saïd voua au lieutenant Sauveterre, et pour la vie, une admiration sans retour.

Entre la balle en séton à l'épaule, suffisante pour discréditer le faraud, et la balle en plein front qu'il aurait placée s'il l'eût voulu, tenait tout le caractère, ou le cœur, du lieutenant Sauveterre. Saïd ne s'y était pas mépris. Mais il aimait mieux n'avoir vu qu'une simple leçon de précision et de sang-froid.

Des messagers annonçaient, cependant, de miraculeuses victoires de l'Armée Sainte. A les entendre, les Français étaient chassés de Fez par Abd-el-Krim et la ruée des montagnards rifains avait mis la cité convoitée et ses trésors à sac. Si prudent qu'il fût à l'égard des nouvelles de victoires, Saïd se disait qu'il aurait aimé être de ces Berbères du Rif, mieux placés que les gens du Tichoukt pour descendre sur Fez et piller les marchands. Mais la tâche des Aït Tserrouchen avait toujours été ingrate, comme aimait à le rappeler le Berger, leur chef. Malgré les prétendues défaites françaises, les postes qui cernaient le Tichoukt restaient là, avec leur clairon, leurs couleurs, et le crépitement intermittent des mitrailleuses. S'ils voulaient en être débarrassés, les Aït Tserrouchen devraient les enlever, et libérer eux-mêmes leur montagne. Le nouveau printemps s'annonçait, le troisième depuis la prise d'El Mers et de Skoura par les Français. Le Berger, lui aussi, promettait, pour ce printemps, la fin de la misère. Comment faire autrement, avec des hommes à bout de force ? Les guerriers survivants chasseraient les Français. Les tentes alors

et les troupeaux mourant depuis trois hivers dans le Joua pourraient enfin reprendre, dès l'automne, l'ancienne route de l'Azaghar et redescendre vers les plaines abritées, comme naguère.

* * *

Ce furent pourtant les Français qui, une fois de plus, parurent vouloir attaquer. Depuis plusieurs jours, en effet, le lieutenant Sauveterre multipliait les avis. Ses émissaires annonçaient que, contrairement aux fausses nouvelles propagées, la harka d'Abd-el-Krim avait été défaite et que la puissante armée arrivée de France pour contenir la révolte rifaine allait maintenant se tourner tout entière vers le Tichoukt. Le lieutenant Sauveterre, disaient ces émissaires, ne voulait pas faire couler le sang. Il savait quels guerriers il avait en face de lui et quel chef était le Berger. Mais il en appelait à sa sagesse, aussi grande que son courage. Si sourd qu'il voulût être à pareils appels, le Berger devait en savoir long sur les prétendues victoires d'Abd-el-Krim, chef qu'il n'estimait guère, car Saïd le trouvait de plus en plus soucieux. Ce n'était pas là l'humeur d'un chef sûr de vaincre, au moment où les feux de guerre s'allumaient de nouveau sur le Lalla-oum-el-Bent. Le Berger préparait-il quelque manœuvre ? Une nuit, il fit appeler quelques-uns de ses meilleurs guerriers et il voulut que Saïd se joignît, malgré son jeune âge, à la troupe. Une telle sortie était de sa part insolite. Mais il était bien trop secret pour se confier. Il faisait un beau clair de lune. La troupe se glissa jusqu'aux rochers qui dominaient le poste, et où le cousin de Saïd avait reçu du lieutenant Sauveterre sa leçon. Le Berger semblait vouloir recommencer le geste de l'Aït Tserrouchen de Talsint. Il ordonna à ses compagnons de s'arrêter et s'avança seul vers le poste où brillait une lumière de veille. Le Berger descendait, mais sa silhouette restait dans l'ombre de la tente, tandis que la lune éclairait la butte du poste, bien en avant des barbelés. Nulle approche plus muette que celle du Berger. Le poste paraissait dormir. Mais, tout à coup, dans le silence, la voix du Berger s'éleva, sa voix de coureur de maquis, restée forte. Le Berger demandait — à qui ? Aux sentinelles invisibles, aux moghaznis du même sang que lui, et qui peut-être le tenaient déjà au bout de leur fusil, malgré l'ombre ? — le Berger, de sa voix habituée aux espaces, demandait s'il pouvait s'approcher et parler.

Par la voix de l'un de ses moghaznis — Saïd put identifier l'homme, un Aït Youssi — le lieutenant Sauveterre fit répondre qu'il se savait en présence du Berger, mais qu'il serait heureux de l'entendre. Le Berger pouvait donc s'approcher. Le mezag, la protection du Hakem, de l'officier, lui était assurée jusqu'aux barbelés. Pour comprendre la solennité de la scène, il faut savoir ce que signifiait alors le nom du Berger, combien de morts il avait à son tableau de chasse et de quelle prise il se serait agi pour le lieutenant Sauveterre, en un moment où, après trois années, la résistance du Tichoukt ne tenait guère plus que par l'homme qui venait vers les barbelés.

— Sachez que si je meurs, j'avais le mezag du Hakem ! fit encore la voix forte du Berger, à l'adresse des siens.

Saïd avait beau être sûr du lieutenant Sauveterre et de sa parole, il tremblait en voyant la silhouette blanche et cassée du Berger entrer maintenant dans la zone de lumière de la lune et marcher vers le réseau de barbelés. Jamais il ne devait oublier la scène, ni les paroles que son chef allait prononcer.

Le Berger s'était arrêté. La lune projetait son ombre efflanquée sur la murette, où luisaient des canons de fusils. Le vent portait des aboiements de chiens. Un nocturne frôla les rochers.

— Bonsoir à vous tous, prononça le Berger, à l'intention de la maison muette. Puis, s'adressant au lieutenant Sauveterre qui apparaissait à son tour :

— Nous te connaissons à présent, continua-t-il. Je sais quel bien tu as fait à nos frères soumis.

Était-ce vraiment le Berger qui parlait ainsi ? Jamais Saïd ni ses compagnons ne l'avaient entendu reconnaître que les Français, ni même le lieutenant Sauveterre, qui avait cependant sa légende particulière, eussent fait quelque bien aux ralliés. Mais le chef rude allait plus loin :

— Lorsque nous nous serons battus, si je suis vaincu, et que la volonté de Dieu me laisse la vie, c'est à ton pouvoir que je me rendrai. Alors, tu me verras venir à toi, et pas à un autre.

Il y eut, sur cet engagement, un nouveau silence. On sentait que les mots avaient été pesés, chacun au poids de la souffrance qu'il coûtait. Saïd, si calme d'ordinaire, sentait son cœur cogner contre la crosse de son fusil. La voix reprit :

— Tu nous as fait dire que nous sommes des insensés de ne pas t'écouter et de vouloir encore nous battre. Oui, nous avons

perdu la raison. La faim nous dessèche comme les cèdres du Tichoukt, nos troupeaux dépérissent. Bientôt, nous aurons perdu nos bêtes et nous n'aurons plus que nos os.

Le vieux chef s'arrêta, comme si cet aveu lui avait été trop dur. Mais il avait encore son message à lancer, sa parole :

— Oui, nous sommes des insensés. Mais ne compte pas nous convaincre. Demain, je recommencerai le baroud. Nos frères du Rif arrivent à notre secours. Je me battrai jusqu'à mon dernier souffle. Et si la volonté de Dieu veut que je meure, je mourrai pour mon pays. Rien que pour mon pays.

Le cœur de Saïd battait à rompre. Jamais personne, ni l'oncle Ali lui-même, n'avait ainsi parlé de son pays. Mais ses pensées étaient lentes et le sujet le dépassait. Or la voix du chef français, traduite par le moghazni, reprenait, répondant sur le même ton solennel :

— J'admire ton courage, Berger, et c'est pourquoi je t'ai laissé venir jusqu'ici et accordé ma protection, malgré le sang et les griefs qui nous séparent. J'admire ton cœur d'Aït Tserrouchen. Mais tu dois avoir désormais la sagesse des cheveux blancs. Regarde la grande misère des tiens. Tu la connais. Seuls, nous pouvons vous sauver de la faim, avant qu'un autre hiver revienne. On vous a menti. Vos frères du Rif ne sont pas victorieux. Ils ne viennent pas à votre secours. Nos armées les ont empêchés d'entrer dans Fez et dans Taza. Elles les ont battus. Abd-el-Krim demande l'aman. Fais comme ceux qui sont venus à moi. Ils y ont trouvé leur bien. Oui, j'en suis sûr, Berger, tu auras à ton tour la sagesse, et, si ce n'est pas cette nuit, c'est bientôt que tu franchiras la porte de mon bureau, toi aussi.

La voix du moghazni Aït Youssi se tut. Le silence dura. Le lieutenant Sauveterre ne devait d'ailleurs pas s'attendre à un renoncement de la part du chef rude. Car, après quelques instants d'attente, il lui fit dire :

— Va maintenant. Car l'aube approche et ma protection a pris fin.

Gravement, la silhouette blanche du Berger se replia vers la pente d'ombre, tandis que les chiens se remettaient à aboyer.

* * *

Le Berger ne devait jamais passer la porte du bureau du lieu-

tenant Sauveterre. Dès le matin et selon sa parole, il faisait ouvrir le feu sur le poste et la volonté divine voulait qu'il tombât, fauché par une rafale de mitrailleuse. Mais les gens, aussi bien les siens que les Français, avaient été avertis sur le sens de son combat et de sa mort. Porté à bras d'homme, le blessé regagna sa grotte du Joua, où les bêtes meuglaient de faim sur les aires pelées. Saïd suivait, le fusil à la main, avec l'illusion de protéger le mourant. « Pour mon pays, rien que pour mon pays... », murmurait le Berger entre deux plaintes. Quel était ce pays du Berger, de Saïd, et de l'oncle d'Ali, qui, lui aussi, était mort en son nom ? Le Tichoukt, et le seul Tichoukt, à n'en pas douter. Car le Berbère montagnard ne conçoit pas d'autre patrie que sa vallée et les parcours de sa tribu. Cependant, le guerrier, le chef rude qui avait armé les cœurs contre la défaillance et qui avait exigé des siens qu'ils souffrissent jusqu'à une mesure inhumaine, s'éteignait. Cette fois, Saïd sentait approcher la vraie fin.

Certes, les événements auxquels il avait assisté à un âge où il n'aurait guère dû connaître que les vicissitudes de la tente et du mouvement des troupeaux, le drame auquel il avait été mêlé de façon si précoce, l'avaient mûri, forcé comme un soleil hâtif. Même aux yeux des siens, Saïd passait déjà pour un homme. Il n'en était pas moins beaucoup trop jeune encore pour se suffire. La mort du Berger allait lui faire mieux mesurer la première perte qu'il avait subie en la personne de l'oncle Ali, son véritable père, et celui qui l'avait armé. Après l'oncle Ali, il lui restait encore le Berger, qui l'avait aussitôt appelé près de lui. Mais la mort du Berger, son second secours, laissait Saïd sans appui, ni pouvoir, dénué du soutien personnel qu'exige le cœur du Berbère, toujours en quête de celui entre les mains de qui il pourra se remettre pour en recevoir en retour le bienfait. Aussi, dans les jours qui suivirent, jours vacants où nul guerrier de la tribu n'avait assez d'autorité pour reprendre la lutte, Saïd se rappela-t-il à loisir l'engagement du Berger. Oui, c'était le Berger lui-même qui, la veille de sa mort, avait dit au lieutenant Sauveterre, sous la lune : « Si je suis vaincu, et que la volonté de Dieu me laisse la vie, c'est à ton pouvoir que je me rendrai. Alors, tu me verras venir à toi et pas à un autre. » Cette nuit-là, parlant en qualité de chef, le Berger avait donc indiqué le chemin à suivre, celui qu'il avait choisi pour son propre compte. A plus forte raison pour les siens.

Dès lors, Saïd connut ce qu'il ferait lui-même, après s'être

battu, si la volonté de Dieu lui laissait la vie. Et à qui, alors, il se présenterait. Il ne lui restait qu'à livrer son baroud d'honneur, celui qui ne se livre plus que pour l'orgueil de l'homme. Car il ne se faisait aucune illusion sur le tour des événements et il croyait à la parole du lieutenant Sauveterre plutôt qu'aux hâbleries des marabouts. Aussi bien, au regard de notre histoire, qui compte par mois et années, et pèse à ses balances les mérites, la résistance du Tichoukt avait duré assez longtemps pour justifier la fierté d'un peuple berbère, et même d'un peuple tout court. Depuis l'été de 1923, où nos chefs avaient cru réduire en l'isolant et sans combat cette dissidence désespérée, susceptible de tendre la main à un mouvement comme celui du Rif, depuis cet été d'El Mers et de Skoura, où les gens et troupeaux tserrouchen avaient été coupés de leurs sources de vie, de leurs terres de transhumance, trois ans avaient passé au rythme des saisons qui oscille de la neige au feu des terres calcinées, et des tourments du vent de l'ouest à la brûlure du chergui. Les troupeaux avaient été décimés, les silos à grains étaient vides, les orges n'ayant pas consenti à lever dans cette vallée de Josaphat au Joua, dont les bêtes avaient rongé le sol jusqu'à le mettre à nu.

Les guetteurs qui se relayaient à la cime du Lalla-oum-el-Bent — par habitude et parce qu'on y était bien pour y rêver, la tête vide, en regardant vers l'ancienne terre promise — signalaient l'approche du Dernier Jour, l'avance des colonnes françaises, le grondement des chars, qui répondait à celui des avions dans le ciel. Onze armées, racontait-on, étaient en marche et allaient attaquer le Joua. Les chars venaient de Fez. Les courriers exténués les précédaient à peine. Ce qui semblait ralentir les machines grondantes et empêcher qu'elles fussent déjà là, c'était le chergui et son aile brûlante, qui les frappait de front et les faisait fumer. Aucune pourtant ne finissait par prendre feu. Et Saïd se demandait comment les combattre. Peut-être une balle bien placée dans le trou qui servait au chauffeur de regard suffirait-elle à les aveugler. Il allait voir.

Mais Saïd n'eut pas le temps de livrer son baroud d'honneur contre les chars. Le ciel, en effet, lui fit la grâce de lui envoyer, juste sur l'aire nue du Joua, à découvert, une bande de partisans Aït Youssi ralliés aux Français et qui auraient mieux aimé ne pas retrouver dans cette vallée de Josaphat leurs vieux ennemis Aït Tserrouchen. Saïd s'en donna à plaisir et se confirma dans l'idée

que sous un feu bien ajusté, les Aït Youssi détalaiement aussi vite que les lièvres qu'ils avaient coutume de courir. Cet engagement contre les ennemis traditionnels de ses tentes permit à Saïd de rester, au cours de son baroud d'honneur, dans la ligne de sa tribu. Et pareil sentiment l'aida, la bataille finie, à franchir, comme il l'avait décidé, le seuil du poste et à remettre son fusil au lieutenant Sauveterre. Il avait demandé celui-ci par son propre nom. Car c'était lui qu'il avait déjà élu pour chef.

Le lieutenant Sauveterre prit le fusil encore chaud.

— Combien as-tu tué d'Aït Youssi? Il paraît que tu ne tires pas trop mal? interrogea-t-il en riant. Car il savait tout le plaisir qu'avait pu avoir l'Aït Tserrouchen à tirer, au dernier moment, gibier aussi inattendu.

Aucune parole n'aurait trouvé comme celle-là le chemin du cœur de Saïd. Debout à côté des fusils qu'entassaient ses moghaznis le lieutenant Sauveterre regardait avec sympathie le précoce guerrier, au sujet duquel il n'avait sans doute rien à apprendre et qu'il n'avait aucun besoin d'interroger. Car, depuis qu'il commandait le poste et avait établi ses contacts, le nouveau lieutenant connaissait chaque tente et chaque fusil du secteur.

— Eh bien! tu as commencé de bonne heure, il me semble? Quel âge as-tu? demanda-t-il encore à Saïd.

Saïd ne répondit que par un haussement d'épaules.

— Evidemment, tu n'en sais rien. Tu étais, en tous cas, avec le Berger, la nuit où je lui ai donné mon mezzrag.

Comme il convenait en pareille circonstance et bien qu'il admirât la sûreté de l'information du Français, Saïd haussa encore les épaules.

— Tu n'en sais toujours rien. Bon.

Mais le lieutenant Sauveterre ne paraissait pas décidé à se fâcher contre Saïd. Bien au contraire, il se tourna vers l'officier qui assistait à la scène, et le prit à témoin :

— Un bel échantillon de Tserrouchen, n'est-ce pas? lui fit-il.

Saïd se tenait droit, sans crainte ni timidité. Or, même pour son aisance instinctive, le moment était délicat. Mais un sens secret l'avertissait qu'il pouvait compter sur l'indulgence du lieutenant Sauveterre. Son personnage de Berbère le méritait. Sa gandoura très courte, effilochée et déchirée aux épineux, découvrait ses jambes longues, nerveuses de coureur de montagne et même son

flanc hâve, où jouaient, avec le mouvement calme du souffle, des muscles bruns, tressés à vif. Le visage avait la dureté du buis sous l'arête des pommettes et jusqu'au collier de barbe naissante. Du khiout en désordre s'échappait la natte enfantine, qui gardait à Saïd son âge véritable.

Sauveterre se sentait à peine l'aîné :

— Rends-lui son fusil, fit-il au moghazni.

* * *

Le lieutenant Sauveterre savait certes s'attacher les hommes. Il en avait donné une nouvelle preuve à Saïd. Après lui avoir fait rendre son fusil, il lui avait en effet parlé comme à un guerrier éprouvé, devant les gens de sa tribu. Il avait montré qu'il connaissait son histoire. Dès le surlendemain, il l'avait même convié à boire le thé avec lui, si bien que, d'un seul coup, Saïd avait été comblé dans sa soif d'égards et de considération personnelle. Etre ainsi traité comme un homme, être admis de plain-pied dans la maison d'un chef à qui il avait voué depuis longtemps une admiration de guerrier, l'adolescent ne pouvait pas souhaiter davantage. Il avait déjà décidé de suivre le chemin que le Berger lui-même lui avait indiqué la veille de sa mort. Aussi le lieutenant Sauveterre eut-il à peine besoin de faire un geste. Saïd accepta aussitôt de partir avec lui, dans le groupe de partisans que l'officier allait emmener vers le Sud. La journée du Joua n'ayant pas été à l'honneur des partisans Aït Youssi, ceux-ci ne figuraient pas dans la troupe, considération qui eût suffi à décider Saïd, s'il ne l'avait été déjà. Saïd allait ainsi poursuivre son existence de guerrier, à peine ouverte, et échapper au sort obscur qui allait être celui des paysans du Tichoukt. Certains de ceux-ci se lamentaient déjà plus qu'aux pires jours de la guerre. Ils assiégeaient la porte du bureau, et se faisaient houspiller ferme par les chaouchs. Saïd en avait honte, car ils mendiaient le pain, les semences, la cotonnade et criaient misère comme des femmes. Les plus dignes commençaient à parler de terres, de seguia, d'irrigation et de tous les soucis rustiques qui auraient suffi à détourner Saïd de leur parti et à le rendre injuste à leur endroit. Aussi ne faut-il pas juger d'après le sentiment du guerrier incoercible les nouveaux soumis du Tichoukt. A la vérité, ils avaient mérité les honneurs de la guerre.

Saïd pourtant fut heureux de partir avec le lieutenant Sauveterre et de connaître un autre Atlas que le sien.

Ce fut à Ouaouizert, le nouveau poste du lieutenant, que Saïd, après avoir combattu comme partisan à Bon Attas, revêtit le burnous bleu du moghazni. Le burnous bleu n'exigeant aucun engagement laissait à l'Aït Tserrouchen encore ensauvagé toute la liberté dont il avait joui jusque-là. Si le mal du pays avait été trop fort, dans cet exil de Ouaouizert, Saïd n'aurait eu qu'à entendre l'appel et regagner, du jour au lendemain, sa montagne maternelle. Il lui suffisait de pareille assurance pour respirer à son aise, et ne pas se sentir étouffé par le poste et ses murs de boue. Aussi le burnous du moghazni, loin de lui peser comme une servitude, ne fut-il pour Saïd que sujet d'orgueil. Car il le délivrait de la gandoura effrangée, plus douteuse que la laine des moutons par temps de pluie, dont son goût du beau vêtement lui avait enseigné à rougir et, de plus, il le désignait à la considération des meskines. A vrai dire, l'effet aurait été plus grand, si le burnous bleu du nouveau moghazni s'était orné, à la hauteur du cœur, d'une médaille au ruban blanc et bleu, avec l'agrafe « Maroc », pareille à celle que portait le chaouch à barbe poivre et sel. La médaille signifiait la valeur du guerrier et faisait, d'autre part, un ornement de prix. Saïd se mit à en rêver. Mais il savait déjà que pareil témoignage supposait de longs services de guerre.

* * *

Lorsque Saïd, avec son orgueil et ses imaginations mythiques, voyait les événements et les choses tourner autour du lieutenant Sauveterre, et de lui-même, comme le soleil autour du poste de Ouaouizert, il n'avait pas tout à fait tort. Ce fut sur Ouaouizert, en effet, que les insoumis, une nuit de mars, déclenchèrent l'attaque. Coups de feu et hurlements de chiens dans les ténèbres. Saïd avait sauté sur son fusil, et, premier geste du fidèle, il s'était jeté vers le logement du lieutenant, pour le cas où celui-ci aurait été surpris. Saïd, en effet, se rappelait toujours l'Aït Tserrouchen qui s'était glissé pour le poignarder jusqu'à la tente de l'Homme à la Tunique Rouge. Avant que ses yeux se fussent habitués à l'obscurité, il sentit le canon de son arme paralysé par une main, et le souffle haletant de l'homme. Mais l'Aït Tserrouchen n'avait pas besoin d'y voir pour le corps à corps. De sa main libre, il

dégagea son couteau. Il y eut un gémissement. La poigne qui serrait le canon de l'arme lâcha. L'homme invisible s'affaissa. Saïd l'écarta du genou, et courut.

Près de la mitrailleuse d'angle, le lieutenant, debout, donnait ses ordres.

— Ah ! te voilà ? Tu as mis le temps ! fit-il, reconnaissant Saïd.

Mais ce n'était pas le lieu ni le moment pour celui-ci de se défendre. L'Aït Tserrouchen avait retrouvé sa vue d'oiseau de nuit. Il discerna un groupe d'ombres qui glissait par-dessus la murette et qui allait prendre à revers le lieutenant. Quelle victime et quels trophées à promener, képi bleu et tunique, sur les souks de la montagne insoumise ! Mais déjà, d'un moulinet de son fusil massue, Saïd fauchait les plus hardis. Puis, un tour rapide de couteau...

Le groupe s'était débandé. Saïd se posta alors auprès de son chef, pour le couvrir contre l'attaque de front qui venait. Le lieutenant n'avait pas eu l'air de voir le drame. Pour tous les exploits de Saïd, il en serait d'ailleurs ainsi. Lieutenant, capitaine ou commandant, Sauveterre fermerait les yeux. Car, Saïd, à son sens, avait déjà trop de tendance à « cravater ». Encouragés par la clameur qui les poussait, — était-ce Abd-el-Krim qui criait ainsi ? se demandait Saïd, — les insoumis montèrent à l'assaut de la murette. L'Aït Tserrouchen aimait ces vagues franches qui arrivaient de face et faisaient de si belles cibles. Dans la position du tireur couché, comme au champ de tir pour la prime, il prenait son temps. « Fils de chiens ! » les formes blanches jetaient l'anathème, se dressaient pour le dernier bond. Pas une balle ne s'égarait dans cette masse. C'était la chasse de prédilection de Saïd. Il n'avait plus du reste à compter les cartouches, comme il le faisait autrefois contre les Français. Les douilles éjectées faisaient un tas brûlant à sa main droite. Mais, pour les cibles à bout portant, il lui aurait fallu la carabine à cinq coups de l'Afrit.

— Tu tires comme un cochon ! grognait pourtant le lieutenant qui lui-même avait empoigné un mousqueton et tirait dans le tas.

Ce ne fut que le lendemain vers midi, après sa tournée dans les barbelés, que l'officier eut l'air de se souvenir. Comme Saïd passait, poussant un mouton qui allait à sa façon fêter la victoire, — un beau mechoui, — il l'avertit, en effet, à mi-voix :

— Toi, ne recommence pas. Je n'aime pas qu'on s'occupe de moi.

Sauveterre et Saïd avaient déjà leurs secrets, et déjà, leur façon toute particulière de s'entendre. Mais le « motif » dut aller loin, car Saïd eut sa médaille du Maroc, avec une citation qu'il dut se faire expliquer, le lieutenant n'ayant pas voulu la lui traduire lui-même. La citation disait à peu près ceci de Saïd :

« Saïd ou Moha, moghazni au maghzen de Ouauizert. S'est distingué au cours de l'attaque de nuit du poste de Ouauizert en dégageant à coups de crosse son lieutenant et en contribuant ensuite à la défense par le sang-froid et la précision de son feu. »

Saïd ne devait jamais se séparer de cette première citation, pliée en huit et si usée à la fin des fins qu'il la raccommoait avec du papier collant de timbres-poste. Son seul regret était qu'elle ne fût pas de la main du lieutenant Sauveterre, le chef sur lequel il avait désormais un droit éternel. Du moins fut-ce cette main qui agrafa elle-même, au burnous bleu de Saïd, le ruban vert et blanc de la médaille « Maroc ».

* * *

Les années ne comptaient pas dans l'imagination de Saïd, qui n'avait aucune notion de son âge et voyait sur le même plan les événements successifs. Ainsi se confondaient pour lui, depuis l'attaque de nuit d'Ouauizert, toutes ses campagnes auprès de son chef : réduction du Haut-Atlas, fin de la pacification marocaine, Grande Guerre et campagne de Tunisie dans les goums.

Devenu commandant, Sauveterre avait fait appeler son fidèle Saïd. Celui-ci avait déjà eu, au cours des années, de la peine à ne plus dire « le lieutenant », mais « le capitaine Sauveterre ». Maintenant, il avait la même difficulté à ne plus dire « le capitaine », mais « le commandant Sauveterre ». Saïd ne mesurait pas encore l'éloignement que comportait le quatrième galon, et qui, pour la première fois, allait le séparer de son chef. Car Sauveterre, après la Tunisie, avait abandonné le commandement de son goum pour celui d'un tabor. Néanmoins, rien n'avait changé à Azilal, où Sauveterre avait ramené ses goumiers, retour de Tunisie, et où s'étaient données de grandes fêtes en leur honneur. Dès le lendemain de ces fêtes, le commandant Sauveterre avait donc fait appeler le moqadem, le sergent Saïd. Non pas au bureau, mais

chez lui. La vie de l'Aït Tserrouchen était faite de ces victoires : être spécialement mandé par son chef, son unique chef, khiout serré, natte au vent, galons de moqadem, médailles sur le cœur, devant les gens de la maison, plus nombreux maintenant que ce chef commandait le tabor, et leur dire négligemment :

— Je vais chez le commandant. Il m'attend.

Contrairement à ce qu'avait pu imaginer Saïd le jour de la razzia de la grande vallée, en Tunisie, la guerre n'était pas finie. Elle allait se poursuivre au-delà de la mer et il fallait des hommes. Le commandant Sauveterre avait donc pensé à Saïd :

— Tu vas aller me chercher des Aït Tserrouchen.

Saïd n'avait pas besoin d'explications. Le commandant Sauveterre voulait des Aït Tserrouchen parce qu'il était fier de Saïd et de ses contribules et qu'il voulait auprès de lui de vrais guerriers. Car il se souvenait de la lointaine journée du Tazigzaout où, durant la pacification marocaine, ses moghaznis tserrouchen avaient enlevé à la grenade les abris fortifiés des partisans de Sidi-el-Mekki. Saïd avait donc pris la route du Tichoukt, mais il avait fait halte à Khenifra, où Hammou-le-Zaïan l'avait hébergé. Autour du feu du soir, la discussion avait d'ailleurs failli tourner à l'aigre. Car Hammou entendait démontrer à l'Aït Tserrouchen qu'il n'y avait qu'un G. T. M., — un groupe de tabors marocains, — le cinquième, et qu'il n'y avait qu'un grand chef de G. T. M. le chef des Goums zaïans, le sien. Autant d'atteintes à la foi et à la fierté de Saïd, convaincu de l'unicité de son propre maître et que c'était le seul commandant Sauveterre qui avait gagné la guerre contre les Italiens et les Allemands en Tunisie. Bou Dabous, Tahourit, Ousselat, les deux Berbères, autour du feu, s'étaient disputé les victoires tunisiennes. Un seul point d'infériorité pour Saïd : il ne s'était pas battu à cheval, pas plus là que jadis à l'Ijberten. Et Hammou d'ajouter qu'un Aït Tserrouchen ne pouvait faire qu'un métier : celui de piéton. Sur quoi, Saïd avait falli reprendre en pleine nuit la piste.

Rentré chez lui, Saïd avait passé une quinzaine dans ses tentes. Le temps d'aller au tombeau de son saint, de retrouver les chemins de son enfance, celui des souks d'El Mers et de Skoura, d'y faire, croyait-il, admirer ses galons, sa croix de guerre, sa médaille de Tunisie, sa *Silver Star* américaine et d'y raconter à qui voulait l'entendre ses histoires de baroudeur. Mais, déjà dans ce temps-là, les gens ne semblaient guère s'intéresser aux récits du « soldat »,

le soldat n'ayant jamais eu grande audience dans les tentes de la tribu. Leurs préoccupations étaient tout autres : était-il vrai que tel ou tel avait fait fortune dans la campagne tunisienne ? Qu'à cela ne tînt, Saïd n'était jamais pris de court. Et lui qui était incapable de mettre le moindre douro de côté, il disait avoir rapporté des milliers de francs à sa mère. « Le menteur, pas un sou ! » protestait la vieille, qui n'était déjà plus qu'un fagot de bois mort. Quant à la jeune épouse de Saïd, la plus coquette de tous les douars des alentours, elle prétendait n'avoir reçu qu'une pièce de tissu et une mauvaise chevalière de cuivre du guerrier qui disait l'avoir couverte de bijoux. À entendre Saïd, dont l'imagination galopait et se piégeait elle-même à ses mythes, la campagne de Tunisie avait fini par ne plus être qu'un immense souk en plein vent, plus grand que ceux de Skoura et d'El Mers réunis, et qui se tenait tous les jours, comme la foire de Djema-el-Fna à Marrakech. Le goumier, prétendait Saïd, faisait fortune en revendant aux Américains des trophées-souvenirs, ou des prisonniers allemands. Les volontaires écoutaient et riaient déjà de plaisir. Bien vêtu, bien disant, le poil net et rubans de médailles à neuf, dépensant largement et invitant au café maure, Saïd faisait d'ailleurs un sergent recruteur idéal et sans nul besoin de tambour. Aussi avait-il eu tôt ramassé, à El Mers aussi bien qu'à Skoura, le nombre de recrues demandé par son chef.

Le matin du 14 juillet, au moment où montaient les couleurs, Saïd gravit la rampe du bordj d'Azilal, escorté de ses volontaires Aït Tserrouchen, dont certains portaient eux aussi la natte. Il y avait là entre autres Akka, Ahmed, Abderrahman, Lahsen, Addi, Haddou, Lahoucine et Bassou, qui devaient rester au goum après la guerre.

— Tiens, d'autres Chinois ! fit le soukier.

Mais Saïd ne comprit pas ce mot de Chinois. Il rentrait au bordj « comme un chef ». Il lui semblait avoir pris la succession du Berger et, selon la volonté posthume du vieux chef de guerre, amener au commandant Sauveterre tout son peuple. Dès le lendemain des fêtes annoncées par le moqadem recruteur, les volontaires virent se réaliser la promesse de Saïd, selon laquelle c'en était fait pour eux du temps des haillons. Comme il seyait à des vainqueurs, les recrues touchèrent des effets neufs, débarqués de camions vernis comme des jouets. Oubliée, l'ancienne misère. Saïd aurait voulu s'admirer, au réveil, dans une armoire à glace

à deux panneaux, pareille à celle de la ferme tunisienne où le capitaine Sauveterre l'avait vertement semoncé. Mais il n'avait que le miroir de poche pris sur un officier italien, avec un flacon de lavande. Or s'il était excellent pour la barbe, le miroir était trop petit pour renvoyer au grand Saïd sa nouvelle image. Seul le casque américain 17, — la vieille salade britannique, — était une déception pour Saïd. En revanche, la djellaba toute neuve, d'une belle laine musquée, à petits chevrons noir et rouge brique, agrafée par les galons brillants de moqadem et ornée des médailles et sanglée par le ceinturon américain, flattait la coquetterie de l'Aït Tserrouchen. Voilà qui ne sentait plus la misère et mettait en valeur la haute taille de Saïd. De plus en plus, celui-ci se découvrait un air de famille avec le commandant Sauveterre, lui-même revêtu de la nouvelle djellaba rouge et noire et qui ne se distinguait plus guère de son fidèle que par le calot marine à soufflet bleu ciel. Deux frères n'auraient pas été plus ressemblants, pensait Saïd.

Pourtant, lorsque le goum partit pour la nouvelle campagne, les deux frères étaient, pour la première fois, séparés. Saïd ne voyait plus devant lui la haute silhouette, trop lourde pour le cheval barbe du commandant Sauveterre, mais celle d'apparence si fragile d'un lieutenant maître d'école. Tandis que le commandant Sauveterre précédait son tabor, son bataillon, et semblait déjà passé dans le monde gardé par des échelons, des secrétaires, des agents de liaison, et d'où venaient les ordres supérieurs, le lieutenant de réserve, qui lui avait succédé au commandement du goum, allait à pied, et emmenait ses hommes comme le berger le fait de ses bêtes. Car les temps avaient beau être des temps neufs, le goum partait encore à la gougier, sans camions, ni train régimentaire, ni roulantes. Avec leurs mulets, leurs moutons qui en faisaient des bergers, les hommes allaient en file indienne, tels les piétons éternels qui font montagne et plaine marocaines, jambes nues, quelques dattes dans leur capuchon. On sentait qu'aucune distance ne pourrait les décourager. A son poignet plus sec que sarment, la montre de Saïd marquait des heures libérées du temps des autres. Peu importait. Saïd allait « comme un chef ». Les gougiers avaient entonné le chant de guerre qui les portait à sa cadence, plus sûre que celle des temps et mieux accordée à leurs corps. Avec la chaleur de poix qu'il faisait, la route d'Oued Zem ventousait les nails. Aussi, le goum, descendu dans les plaines, préférait-il la piste tracée à travers les chaumes, chemin des bourricots,

des gens qui vont aux souks et en reviennent. Le goumier a toujours l'air de suivre ses rustiques chemins de paysan.

Saïd avait pourtant été marqué par son contact avec les gens de l'autre monde et il commençait à avoir honte de ces moutons bêlants, de ces mulets, toujours aux prises avec leurs muletiers et qui, à la moindre occasion, se mettaient à braire comme des ânes. Saïd d'ailleurs n'avait jamais été paysan. Pourquoi le goum, au lieu d'user ses semelles sur le goudron ou sur la piste de poussière, n'avait-il pas de beaux camions américains pour l'enlever et l'emporter jusqu'à la mer ? Saïd avait soif du plaisir de rouler sur une plate-forme, debout pour mieux goûter le vent frais de la course et de passer, khiout défait par le souffle des arbres, par-dessus les troupeaux de bêtes ou de gens. Or, il eut l'émotion à Camp Monod, de voir arriver un convoi, qui semblait devoir relever le goum de sa misère de piétons : G. M. C. à six roues, *command-cars*, *jeeps* surtout, qui vous conviaient à essayer leurs acrobaties de jouets de cirque. Mais il eut beau demander aux chauffeurs noirs de lui en prêter une, ils firent tous la sourde oreille.

* * *

A Tlemcen, ce furent les mitrailleuses américaines qui rejoignirent. Adieu, les antiques Hotchkiss ! Mais Saïd refusa l'offre du lieutenant maître d'école de lui confier une de ces armes. Il tenait à sa mitrailleuse, ce combat d'isolé qu'il avait dans le sang et n'avait de désir que pour une arme plus rapide, capable de scier un arbre d'une rafale et de débiter son homme en deux pièces. Tel était désormais le rêve de Saïd, avec toujours celui d'un cheval de Zaïan. A La Senia, tandis que les avions s'envolaient sous l'averse, guêpes luisantes, les camions américains déballèrent d'autres merveilles. Ahmed, Lahsen, Addi, les Aït Tserrouchen avaient des airs d'enfants comblés par le Père Noël. Le sergent recruteur Saïd n'avait certes pas abusé son monde au souk d'El Mers, où il rivalisait avec les conteurs en plein vent. Les colis sautaient des camions à peine ouverts et passaient de main en main, à la chaîne : cartons pleins de chaussures neuves et alignées comme sardines, ballots de pantalons de drap, de vareuses américaines, de blousons, de tricots, de caleçons de laine, de chaussettes, de guêtres et de gants de cuir. Le natif du Tichoukt et sa pauvreté restaient confondus. Comment le pays tserrouchen avait-il pu

souffrir des années de la misère de tissu, alors qu'il y avait sous le ciel pareille quantité de laine, de cotonnade? Mais quel était l'usage de ces vêtements singuliers?

Saïd éblouissait ses recrues, leur expliquait le sortilège d'un ciré qui ne buvait pas l'eau comme la djellaba et qui même, assurait-il, permettait de traverser un oued en crue sans se mouiller un poil. Lui-même, il avait mis la main sur une sacoche d'officier d'état-major, dont il comptait faire cadeau au commandant et il se laissait aller à la griserie. Sur son goum, sur son peuple tserrouchen de tout temps desséché par le dénuement et la faim, tout comme le chacal originel, une énorme richesse crevait comme crève un nuage d'orage. Richesse acquise dans les barouds du djebel tunisien, pensait-il, car jamais les Américains n'auraient donné aux goums pareil trésor, si le gougier ne l'avait pas gagné à Tahourit, à l'Ousselat, au même titre qu'une médaille. Au même titre que la *Silver Star* de Saïd. Et Saïd en avait la tête tournée. Tout partant naturellement de lui et tout y retournant, il imaginait, dans ce *bandobast*, que l'Amérique, l'Amérique tout entière, l'équipait pour le nouveau baroud. Il partait, alors que Hammou, ses Zaïans et son 5^e G. T. M., il venait de l'apprendre pour comble de plaisir, se morfondaient en Algérie. Ils étaient pour Saïd, les mortiers 81 et le canon de 57 que l'instructeur américain, après la pluie, expliquait aux recrues, avec un air d'escamoteur.

— Donne voir? lui fit Saïd avec son assurance.

Mais le Yankee écarta Saïd sans égard pour sa sacoche d'officier d'état-major en beau cuir jaune. La sacoche ne contenait pas le rasoir électrique que Saïd avait espéré y trouver, pour l'offrir au commandant Sauveterre, mais, telle qu'elle était, elle n'était pas en elle-même indigne du nouveau grade de son chef. Celui-ci cependant ne parut pas, même un instant, disposé à accepter ce témoignage d'amitié. D'une manière générale, il accueillait mal les cadeaux de Saïd. Mais, cette fois, Saïd se vit rabroué et obligé de lâcher la sacoche sans maître. Il fut même question pour lui de rendre ses galons par-dessus le marché.

Le commandant d'ailleurs, — et le mot, mot difficile à prononcer pour le gougier, habitué à un grade plus familier, le disait assez, — le commandant devenait toujours plus lointain. Une autre fois, il aurait été là, à la place du maître d'école, pour discuter le coup avec Saïd et lui expliquer comment le goum allait pouvoir se caser dans cette machine de fer du bateau, hérissé de canons,

qui crachait une fumée plus épaisse que cent locomotives réunies et qui lançait ce mugissement de bête sauvage. La fumée sentait le soufre et elle vous prenait à la gorge. Le mugissement vous serrait le ventre. Une recrue épouvantée, ayant eu le malheur de dire que l'engagement du goumier se limitait à la terre du Maghreb et n'allait pas en mer, Saïd la menaça de la jeter à l'eau. Ce n'était pas la première fois qu'il entendait pareille musique. Comme s'il y avait une limite à l'engagement de l'homme qui a élu lui-même son chef et qui s'est voué à lui pour en recevoir en retour toute grâce ! Le goumier devait suivre son chef en tout lieu, le servir avec la fidélité du compagnon d'armes, comme l'avait toujours fait et allait le faire encore Saïd.

Le *Montcalm*, croiseur de sept mille tonnes, donnait de la sirène et rappelait le troupeau à l'odeur de laine qu'il devait embarquer pour une destination inconnue. Saïd pourtant, au moment de la grande aventure, ne voyait que le maître d'école au lieu et place du commandant Sauveterre, son chef unique, le seul à qui il eût prêté serment. Il est vrai que le commandant lui avait désigné le lieutenant maître d'école comme un autre lui-même. Sous les rafales de la fumée sulfureuse, Saïd n'en cherchait pas moins la silhouette qu'il avait coutume de suivre, comme le fanion encore endeuillé à la devise « Un jour viendra ». Soudain, il vit surgir la haute silhouette. Mais déjà le commandant passait, stick à la main, avec ses grandes enjambées :

— Ah ! te voilà ? Nous allons voir si tu as le pied marin !

Le commandant Sauveterre avait toujours l'air étonné de retrouver son homme lige. Mais c'était de sa part une manière de défense contre les gens qui auraient pu croire qu'il ne pouvait pas se passer de Saïd. Et Saïd ne s'y trompait pas. Mais quant à douter que Saïd eût le pied marin, le commandant aurait dû lui épargner cet affront. Car Saïd n'avait plus la nouveauté des vieux Aït Tserrouchen, hérissons mal sortis de leurs trous et qui prenaient les voiles blanches pour des tentes. Saïd avait traversé le Bou Regreg en barque, de Rabat à Salé, l'ancien port des pirates, et il ne craignait plus la mer.

Le commandant, il est vrai, paraissait de méchante humeur. Bien qu'il allât d'un pas rapide devant les goumiers, les mulets et les moutons de la nouvelle arche ; il était poursuivi par un officier, qui voulait à tout prix lui lire un papier. Il s'agissait d'un ordre qui aurait assuré un embarquement régulier, ordonné ce troupeau

de chèvres de l'Atlas, proprement passé au noir de fumée par la cheminée mugissante. Mais chaque chèvre avait son idée de derrière la tête et se méfiait de la manœuvre que pressaient maintenant les coups de sirène. Une barrière semblait interdire au groupe de Saïd la passerelle la plus proche. Raison de plus, pensa Saïd, pour la sauter. Mais, au moment de la franchir, il se ravisa : les caisses à vivres entassées au pied même de la barrière et qui menaçaient de rester à la traîne, mieux valait leur faire sauter l'obstacle à elles aussi et les embarquer avec les moutons que la sirène faisait bêler sans arrêt. Le groupe des Aït Tserrouchen empoigna donc les caisses, et hissa à bord du *Montcalm* caisses et moutons, sans compter la volaille piaillante, que dissimulaient mal les djellabas. L'officier d'embarquement levait les bras et prenait le ciel à témoin du scandale que constituait l'invasion par un douar d'un croiseur de la Marine nationale.

Le bâtiment avait beau mugir et vomir ses rafales de fumée dans le soleil, c'était un magnifique jouet pour les goumiers noirs de suie qui s'amusaient comme de petits nègres. L'équipage avait dû abandonner la place. Par la porte de la salle de bains du commandant d'où sortait, avec une gaité de soir de cotillon, un interminable serpent de papier hygiénique, on pouvait voir Saïd en train d'expliquer à ses compagnons tserrouchen le fonctionnement des divers appareils. Déjà la baignoire débordait. Dans la cour-sive, un goumier avait dévissé l'extincteur, d'où jaillissait la mousse ignifuge :

— Viens, Saïd. Plus besoin de savon à barbe !

L'eau giclait de tous les tuyaux et ruisselait sur tous les ponts. Les goumiers se répandaient eux-mêmes par les écoutilles, les panneaux, les manches à air et coulaient jusqu'à fond de cale. Lorsque le *Montcalm* prit la mer, il portait pavois de djellabas jusque sur ses pièces anti-aériennes.

Malgré la date d'équinoxe, la traversée fut calme, et Saïd put montrer à ses recrues qu'il avait vraiment le pied marin. Nul besoin de lancer des sous à Moulay Idriss pour apaiser les flots. A sa manière douce et patiente de maître d'école habitué à manier les enfants berbères, le lieutenant essayait d'instruire les goumiers, au moins l'essentiel. Mais Saïd n'admettait que les leçons de son chef personnel qui était le commandant Sauveterre.

(La dernière partie au prochain numéro.)

JOSEPH PEYRÉ.

BORDEREAU DE SAISIE

C.N.D

MAROC



ISN	
NONAT A 110	
NAC A 090	0, 1, 6, 8, 9, 3
CODBI A 121	
COTRA A 122	

TYPREL A 141	T	G	S	R
NOAP A 142				
NACAP A 143				

CODUD	T1061-11019
INDEX A 010	
NAME A 020	

STATUT A 150	C	D	PAYS PROD. A 160	FR	TYPE BIBL. A 171	2
-----------------	---	---	------------------------	----	------------------------	---

INDICATEURS BIBLIOGRA- PHIQUES	REUNION	DICTIONNAIRE	DONNEES NUMERIQUES	THESE	TEXTE LEGISLATIF	BIBLIOGRAPHIE	CARTES (INCLUDE(S))	RESUME	NON CONVEN- TIONNEL	REVUE
A 172	K	L	N	U	W	Z	Y	E	V	R

UNITE DOCUMENTAIRE (A/M/C)	A 210 AUTEUR ET AFFIL	PEYRE, Joseph
	A 220 COLLEC- TIVITE AUTEUR	
	A 230 TITRE UD	de Joseph Peyre aux Annales. - I
	A 240 A 250	TITRES TRADUITS Utiliser le bordereau 2 : données complémentaires

SOURCE : DOCUMENT GENERIQUE (M/C/S/I)	A 310 AUTEUR		
	A 320 COLLEC- TIVITE AUTEUR		
	A 330 TITRE DOCUM GENER		
	A 340	TITRE GENERIQUE . . . utiliser le bordereau 2 : données complémentaires	
	A 410 TITRE PUBLIC EN SERIE	Revue des Deux Semaines: Littérature, Histoire, Arts et Sciences.	
	A 420 VOLNUM	n: 16	A 430 ISSN

NOTES D'INDEXATION

DATIN D 100	
DATSA D 110	
DATMI D 120	

FIN

الجزء الثاني

23

مشاهدة

VUES